

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

LA PHILOSOPHIE.

Je ne suis pas de ceux qui méprisent la grammaire ou la rhétorique; je suis moins encore de ceux qui méprisent la philosophie.

Parmi les études qui sont destinées à faire la haute éducation intellectuelle de l'homme, les études philosophiques sont sans contredit au premier rang; et pour ma part je ne consentirai jamais à les supprimer. Ce que j'en dirai ici suffira à justifier ma prédilection pour ces belles et grandes études, qui font toute la force et sont le vrai couronnement des humanités.

Je me propose de traiter successivement de la dignité de la philosophie, considérée dans son origine, dans son objet, dans sa certitude, et enfin dans ses maîtres, et surtout dans le Maître suprême qui l'enseigne;

Je traiterai ensuite de l'utilité de la philosophie et de l'enseignement philosophique pour la grande culture de la raison et le développement des hautes facultés intellectuelles; et aussi de son utilité pour l'étude des sciences, pour l'éloquence, pour les études litté-

raires, et pour la conduite de la vie:

Puis j'exposerai ce que je crois être la vraie méthode d'un bon enseignement philosophique. Je traiterai là en particulier de l'usage des langues latine et française dans les cours de philosophie; et enfin j'achèverai tout ce que j'ai à dire sur ce grave sujet par quelques conseils pratiques, plus délicats, adressés à MM. les professeurs de philosophie, sur la direction qu'il faut donner à tout ce grand enseignement.

DIGNITÉ DE LA PHILOSOPHIE ET DES ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

Il est une philosophie, dont les plus grands esprits ont été amoureux dans tous les siècles, dont les plus illustres chrétiens ont dit des choses glorieuses, dont les maîtres ont été proclamés les patriciens de l'intelligence humaine ou même des hommes divins; dont les plus doctes théologiens comme les plus célèbres

philosophes ont à l'envi célébré la lumière.

C'est la philosophie, dont saint Augustin disait, parlant d'Aristote et de Platon : " Il y a une doctrine " de vraie et certaine philosophie ; " *Una est verissimæ philosophiæ " disciplina ;* " et il ajoutait ; " C'est à la recherche de cette doctrine que j'ai résolu de m'appliquer ; *Huc investigandæ inser-vire proposui.* "

C'est la philosophie, dont Clément d'Alexandrie affirmait " qu'avant l'Évangile et la venue de " Notre-Seigneur, elle était nécessaire aux Grecs pour les aider à " pratiquer la justice, et que maintenant elle est utile à la piété ; " *Atque erat quidem ante Domini " adventum philosophia Græcis " necessaria ad justitiam, nunc " autem utilis ad pietatem.* "

C'est la philosophie, dont Platon parle, quand il dit : Philosopher, c'est s'appliquer à connaître et imiter Dieu, c'est apprendre à bien vivre et aussi à bien mourir (*Phédon*) ; et voilà aussi pourquoi sans doute Cicéron, disciple de Platon, allait jusqu'à appeler cette philosophie " la lumière de la vie. "

Voilà la philosophie que saint Grégoire de Nazianze, le grand théologien de l'Orient, n'hésitait pas à nommer " la très-haute philosophie, " et dont saint Jean Chrysostome ne craignait pas de dire : " La philosophie est la con-naissance des choses divines et " humaines. " " La philosophie " est l'aliment de l'âme. "

Saint Chrysostome avait en telle estime la philosophie, qu'il en emprunte le nom pour le donner à la vie chrétienne, et que le plus haut degré de la perfection évangélique, il l'appelle le plus haut degré de la philosophie.

Voilà la philosophie dont il disait, qu'il en faut allumer le

flambeau, puis l'élever sur les hauteurs, afin qu'il resplendisse et éclaire au loin.

C'est enfin la philosophie dont saint Thomas d'Aquin, l'ange de la théologie, disait lui-même : " La théologie peut recevoir quelque chose de la philosophie, non " quant au fond, mais pour le développement et la plus grande " manifestation de ses propres données. (P. I^{er}, q 1 a. 5, a 2.) "

St. Anselme, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, n'en ont point parlé avec moins d'éloges que saint Jean Chrysostome et les autres grands docteurs de l'Église.

En un mot, il est une philosophie, dont l'origine est la plus illustre qui se puisse trouver, car c'est la lumière même de Dieu ;

Dont l'objet est Dieu lui-même : les vérités éternelles et les œuvres divines ;

Dont la certitude, quant à ses principes premiers, est telle que, sans elle, nul fondement ne reste à aucune science, à aucune foi, à aucune croyance sociale ou religieuse ;

Dont les maîtres furent les principes de l'esprit humain, les plus belles intelligences créées de Dieu ;

Dont le Maître supérieur et unique est Dieu lui-même.

Voilà d'où vient la dignité de la philosophie et des études philosophiques.

I

L'origine première de la philosophie est la plus haute et la plus illustre qui se puisse trouver : car c'est la lumière même.

Il y a au-dessus de nous une région de lumière, de lumière supérieure et divine. Dieu l'habite : *Lucem inhabitat.* Car Dieu est toujours dans la lumière : *Ipse est*

in luce. La lumière est toujours avec lui : *Lux cum eo est.* Il se nomme même le Dieu de la lumière : *Deus lucis* ; ou plutôt il est la lumière elle-même : *Deus lux est.*

Il est la lumière, et il n'y a en lui aucunes ténèbres, *in eo tenebræ non sunt ullæ.* Il est, sans aucune ombre de vicissitude ni d'obscurissement possible, aussi resplendissant la nuit que le jour, *apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* En un mot, il est la lumière éternelle, immuable, infinie, incorruptible, souveraine et toujours rayonnante¹.

Eh ! bien, cette lumière éternelle, cette région de lumière rayonnante, c'est la patrie originelle de la philosophie : c'est de là qu'elle descend, qu'elle vient jusqu'à nous.

S'il est dit que la lumière est inaccessible, *Lucem inaccessibilem*, il n'est pas dit qu'elle soit incommunicable.

Non, car elle rayonne toujours, et Dieu du fond resplendissant de

son éternité, aime à la faire briller dans le temps ; et la communication qu'il fait à la raison humaine de la vérité et de la lumière créées, c'est, selon l'expression même des saints livres, *le témoignage qu'il se plaît à rendre de lui-même à l'homme sa créature : Non sine testimonio semetipsum relinquit* ; et telle est l'origine, la dignité, la splendeur et l'utilité providentielle de la philosophie sur la terre.

Elle est un premier témoignage que Dieu, le Père des lumières, *Pater luminum*, se rend à lui-même en nous : c'est de Lui, de cette source sublime et lumineuse du vrai, qu'elle vient : *Omne datum descendens a patre luminum*².

En Dieu il n'y a qu'une lumière, une, simple, et infinie ; mais il la produit, il la révèle, il la manifeste à nos regards des deux manières. Comme le dit admirablement saint Thomas, il y a deux modes, deux manières de savoir les choses divines : le mode philosophique et le mode théologique ; le mode rationnel et le mode révélé : *Duplex modus divinarum intelligibilium.*

La lumière descend donc à nous de deux manières : par la raison et par la foi, par la philosophie et par la théologie : mais c'est toujours du Père des lumières qu'elle descend : *Descendens a Patre luminum.*

Comme ceci est tout à fait fondamental, et a de très-grandes conséquences, je veux y insister brièvement toutefois.

II

Il y a, dit nettement saint Thomas, deux degrés de l'intelligible divin, *Duplici igitur veritate divi-*

¹ La région de la lumière, l'origine de la sagesse, sa nature, sa beauté, sa puissance, ses splendeurs, tout cela est admirablement décrit dans un des livres de l'Ancien Testament :

Vapor est enim virtutis Dei et emanatio quedam est claritas omnipotentis Dei sincera, et ideo nihil inquinatum in ea incurrit.

Candor est enim lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius.

Et cum sit una, omnia potest ; et in se permanens, omnia innovat, et per nationes in animas sanctas se transfert, amicos Dei et prophetas constituit.

Neminem enim diligit Deus, nisi cum qui cum sapientia habitat.

Et enim hæc speciosior sole, et super omnem dispositionem stellarum ; luci comparata, invenitur prior.

Illi cum succedit nox, sapientiam autem non vincit malitia. (Sap. VIII. 26-29, etc.)

Dans le Nouveau Testament, saint Jean, l'aigle des évangélistes, a tout dit en ces courts versets, que les platoniciens voulaient graver en lettres d'or à la porte de leurs écoles :

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.

Hoc erat in principio apud Deum

Omnia per ipsum facta sunt : Et sine ipso factum est nihil quod factum est.

In ipso vita erat, et vita erat lux hominum.

¹ Act, xiv. 16.

² Jacobini, 1-17.

norum intelligibilium existente. (*Contra Gentes*, IV.) Il y a, relativement à nous, deux modes de la vérité divine; *Duplex veritatis modus... duplicem veritatem divinorum.* (*Ibid* III et IX.)

C'est ceci qui est fondamental, et sur quoi j'insiste : car ceci une fois bien établi, s'évanouissent la plupart des conflits vainement suscités entre la raison et la foi, entre la philosophie et la religion : elles ne peuvent jamais voir aucun sujet de désaccord, puisqu'elles viennent toutes deux de la même source de lumière.

La raison de l'homme, dit ailleurs encore saint Thomas, a un double terme et deux degrés de perfection : un premier degré où elle monte par la lumière naturelle, et un second où elle s'élève par la lumière surnaturelle¹.

Il y a donc pour l'homme, deux lumières, la lumière de la raison qui est la lumière naturelle, et la lumière de la foi qui est la lumière surnaturelle.

Sans doute, il n'y a en soi qu'une seule vérité qui est Dieu, une seule lumière qui est Dieu ; mais l'homme la peut recevoir de deux manières. La lumière naturelle et la lumière surnaturelle ne sont en Dieu qu'une même lumière, diversement reçue par l'homme. Dieu est le principe et la source de la lumière de la raison aussi bien que de la lumière de la foi.

Sans doute encore, la lumière divine en elle-même est une : mais notre intelligence peut la voir de deux manières, directement ou indirectement : comme notre œil peut voir de deux manières la lumière créée, soit en face, soit dans un rayon réfléchi.

De là cette formule des théologiens : la raison et la foi sont deux rayons d'une même lumière, mais l'une est un rayon direct et l'autre un rayon indirect¹.

La lumière de la raison, par laquelle nous connaissons les principes de la vérité, est une lumière que Dieu lui-même a mise en nous. C'est la lumière même de Dieu, réfléchie dans le miroir de l'âme. Telle est la raison naturelle reçue de Dieu.

Ce sont des rayons de l'éternelle lumière du Verbe ; mais seulement reflétés, réfléchis en nous. Ce n'est pas la source même et les rayons directs de la lumière que nous voyons ; ce ne sont que les reflets, que rayons réfrangés, et réfléchis ; mais rayons de l'éternelle et immuable vérité.

Voilà pourquoi saint Thomas, saint Augustin, Bossuet et tous les plus grands théologiens, aussi bien que les grands philosophes, ont dit que les principes et les vérités immuables, nous les voyons en Dieu, dans la lumière de Dieu : et c'est la même ce qui fait tout à la fois la gloire de la raison humaine, et la dignité de la philosophie et des études philosophiques. "Sans aucun doute, dit saint Thomas d'Aquin, quand on voit par la raison des vérités certaines, immuables, éternelles, qui dès lors sont au-dessus de nous, on peut dire qu'on les voit en Dieu, puisque nous ne connaissons rien que par sa lumière, ET QUE LA RAISON EST UNE PARTICIPATION DE CETTE LUMIÈRE ; car, dit saint Augustin, ces spectacles intelligibles ne nous deviennent visibles, qu'illuminés par leur soleil, qui est Dieu ; et de même que pour voir un objet par

¹ Ratio hominis est perfecta dupliciter a Deo, primo quidem naturali perfectione, secundum scilicet lumen naturale rationis ; alio autem modo quadam supernaturali perfectione. (P. I^o II^o, q. IX, LXVIII, a. 2 c.)

¹ Rationis lumen, quo principia sunt nobis nota, est nobis a Deo inditum, quasi quaedam similitudo increate veritatis in nobis resultantis. (S. Thomas.)

nos yeux, il n'est pas nécessaire de voir la substance et le corps du soleil, de même pour voir l'intelligible de ce degré, il n'est pas nécessaire de voir l'essence de Dieu¹."

"Lorsque saint Paul dit en parlant des anciens philosophes : *Ce qu'on peut connaître de Dieu leur a été manifesté,*" il parle de cette connaissance de Dieu que nous donne la raison sans la foi. Assurément cette raison s'appuie sur les données sensibles qui ne lui peuvent montrer l'essence divine, puisque ces effets visibles ne sont en rien adéquats à leur cause, qui est Dieu. Mais pourtant, comme ces effets ne seraient pas, si leur cause n'était pas, ils nous prouvent que Dieu est, et ils nous font connaître ce qu'il doit être comme cause de tout, dépassant tout²."

III

Ce que je veux et dois faire remarquer enfin, c'est que tout cet admirable enseignement sur les droits et l'origine glorieuse de la raison humaine, saint Thomas comme saint Augustin le tire de l'enseignement des divines Écritures.

¹ Omnia dicimus in Deo videri, in quantum participatione sui luminis omnia cognoscimus ; nam et ipsum naturale lumen rationis est quedam participatio divini luminis. Unde dicit Augustinus : 'Disciplinarum spectamina videri non possunt nisi aliquo velut suo sole illustrentur,' videlicet Deo. Sicut ergo ad videndum aliquid sensibiliter non est necesse quod videatur substantio solis ; ita ad videndum aliquid intelligibiliter, non est necessarium quod videatur essentia Dei. (P. I., q. XII, a. 11, ad 3.)

² Naturalis nostra cognitio a sensu principium sumit. Unde tantum se nostra naturalis cognitio extendere potest in quantum manu duci potest per sensibilia. Ex sensibilibus autem non potest usque ad hoc intellectus noster pertingere, quod divinam essentiam videat ; quia creaturæ sensibiles sunt effectus Dei, virtutem causæ non adæquantur. Unde ex sensibilibus cognitione non potest tota Dei virtus cognosci, et per consequens nec ejus essentia videri. Sed quia sunt effectus a causa dependentes, ex eis in hoc perducere possumus, ut cognoscamus de Deo an est, et ut cognoscamus de ipso ea quæ necesse est ei convenire, secundum quod es prima omnium causæ, excedens omnia sua causata. (P. I., q. XII, a. 12 c.)

res. "La lumière de la face de Dieu rayonne sur nous, dit le prophète. C'est là cette lumière de la raison naturelle qui est l'image de Dieu. *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine, quod est lumen rationis naturalis, in qua est imago Dei.* (Comment. in Paul.)

Saint Thomas, suivant en cela saint Augustin, — c'est d'ailleurs la doctrine constante des Pères, des théologiens et de la sainte Écriture, — insiste partout sur cette haute et lumineuse origine de la raison humaine. Pour lui, "la raison est l'impression de la lumière divine en nous ; *Impressio divini luminis in nobis.*" (I^a, II^a, q. XCI, a. 2.) Pour lui, "la lumière naturelle, mise dans l'âme, est l'illumination de Dieu ; *Ipsium lumen naturale animæ inditum est illustratio Dei.*" (I^a, II^a, q. IX, a. 1.—) Pour lui "les principes de la raison pratique comme ceux de la raison spéculative sont des données naturelles qui existent dans l'âme ; *Naturaliter nobis esse indita sicut principia speculabilium ita et principia operabilium.*"

"Lorsque le prophète s'écrie : La lumière de votre visage, Seigneur, a été imprimée en nous, c'est pour faire entendre que la lumière de la raison naturelle, par laquelle nous discernons ce qui est bien et ce qui est mal, objet propre de la loi naturelle, n'est autre chose que la lumière divine imprimée en nous. D'où il suit clairement que la loi naturelle n'est autre chose qu'une communication de la loi éternelle faite à la créature raisonnable¹."

¹ Cum psalmista dicit... Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine : quasi lumen rationis naturalis, qua discernimus quid sit malum, quod pertinet ad legem naturalem, nihil aliud sit quam impressio divini luminis in nobis. Unde patet quod lex naturalis nihil aliud est, quam participatio legis æternæ in rationali creatura. (P. I., II^a, q. XCI, a. 2.)

Il y a dans les saintes Écritures, dans l'Écclésiastique, et dans l'Épître de saint Paul aux Romains, des passages encore plus formels que le verset du psalmiste, et qui expriment avec une netteté parfaite la doctrine que saint Thomas et saint Augustin exposent ici¹.

Je me borne à saint Paul. Voici comment le grand Apôtre a fait l'application de ces paroles aux peuples et aux philosophes païens :

“ Lorsque les nations qui n'ont pas la loi font naturellement les choses de la loi, ces peuples qui n'ont pas la loi sont à eux-mêmes leur loi.

“ Ils montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leur cœur : leur conscience leur rendant témoignage ; leurs pensées secrètes les accusant ou même les défendant².”

Quel énergique commentaire de cette belle parole du Sage sur la loi et la lumière morale : *Mendatum lucerna est, et lex lux !* (Prov., IV, 18.)

Saint Paul avait dit déjà :

“ Ce qui est connu de Dieu ils le savent : Dieu le leur a manifesté.

“ Car ce qu'il y a d'invisible en lui est devenu intelligible et visible depuis la création du monde par le moyen des créatures : son éternelle vertu et sa divinité ont

¹ Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui.

Adjecit mandata et præcepta sua.

Si volueris mandata servare, conservabunt te, et in perpetuum fidem placitam facere.

Apposuit tibi aquam et ignem : ad quod volueris, porrige manum tuam.

Ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei dabitur illi. (Ecol. xv.)

² Cum enim gentes quæ legem non habent naturaliter (lumine naturali) ea quæ legis sunt, faciunt ; ejusmodi legem non habentes ipsi sunt lex.

Qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum, et inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus. (Ad Rom., II, 14, 15.)

“ été manifestées ; de telle sorte qu'ils sont inexcusables¹.”

Il faudrait lire sur ce même sujet tout le chapitre VII de la Sagesse : il est admirable sur la philosophie et les sciences. On y voit que la Sagesse éternelle est le principe de la philosophie, et que par elle la philosophie devient la clef et la mère de toutes les sciences. Il y en a là une description incomparable : on y découvre que non-seulement la loi naturelle, les règles de la morale, mais encore les règles immuables de la logique, de la géométrie, des nombres, du droit, de la musique, de l'éthique, de l'esthétique, tous les premiers principes des choses et des sciences, c'est dans la lumière de Dieu que nous les voyons. Ils sont éternels, immuables, et, par conséquent, d'origine divine, puisque, hors Dieu, il est bien clair qu'il n'y a rien d'immuable, rien d'éternel.

Ces rayons immuables des principes et des règles éternelles qui ne cessent d'éclairer, en s'y réfléchissant, l'âme raisonnable, et sont la lumière même de sa raison, le fond de son intelligence, tous ces rayons de sagesse, de justice, de beauté, sont en Dieu, vivent en Dieu, et rayonnent de cette source suprême de la lumière.

Comme le dit Bossuet : “ Nous voyons ces vérités dans une lumière supérieure à nous-mêmes : c'est en Lui, d'une certaine manière qui m'est incompréhensible, c'est en Lui, dis-je, que je vois ces vérités éternelles ; et les voir, c'est me tourner vers Celui qui est évidemment toute vérité, et recevoir ses lumières. T. X, p.

¹ Quod notum est Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit.

Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur : sempiterna quoque ejus virtus, et divinitas ; ita ut sint inexcusabiles. (Ibid., 19. 20.)

“ 82.) Oui, dit-il encore, il y a
 “ au dedans de nous une divine
 “ clarté : un rayon de votre face, ô
 “ Seigneur, s'est imprimé en nos
 “ âmes. C'est là... la première
 “ raison qui se montre à nous par
 “ son image.” (*Sermon sur la*
mort.)

“ Dieu, disait encore un autre
 “ grand esprit, Dieu est un océan
 “ de lumière, dont nous n'avons
 “ reçu que des gouttes.” Ce mot
 de Leibnitz me rappelle la parole
 du prophète, qui, s'adressant à
 Dieu, lui disait : “ Votre rosée,
 “ Seigneur, est une rosée de lu-
 “ mière ; *Ros lucis, ros tuus.*”

Toute la lumière, toute la scien-
 ce philosophique, est renfermée
 dans ces admirables paroles de
 Bossuet, commentant le verset de
 St. Jean : *Erat lux vera quæ illu-
 minat omnem hominem venientem
 in hunc mundum.* “ La vraie lu-
 mière, la lumière éternelle qui
 illumine tout homme venant en
 ce monde, c'est le soleil des intelli-
 gences ; tout œil, toute intelligence
 la voit, et ils ne verraient rien s'ils
 ne la voyaient pas, puisque c'est
 par elle et à la faveur de ses purs
 rayons qu'ils voient toute chose :
 comme le soleil sensible éclaire
 tous les corps, de même ce soleil
 des esprits éclaire toute raison.
 Toutes les vérités, tous les pre-
 miers principes, toutes les idées,
 toutes les lois éternelles sont des
 rayons communiqués, fractionnés,
 reflétés de ce divin soleil.”

C'est dans sa lumière et à la
 faveur de ces divines clartés que
 la raison et la conscience de l'hom-
 me subsistent.

C'est là que la raison de l'hom-
 me voit Dieu et ses perfections
 infinies, la loi naturelle, la distinc-
 tion entre le bien et le mal, la
 sagesse, la vertu, le devoir, la jus-
 tice, la beauté, les lois immuables
 des nombres, des raisonnements,
 etc., c'est-à-dire la théodicée, la
 métaphysique, la psychologie, les
 règles de la logique et de la morale,
 en un mot la philosophie tout en-
 tière.

Pour résumer tout ceci : la
 lumière philosophique, c'est donc
 la lumière divine communiquée à
 l'homme : dans ce rayon actif,
 puissant, pénétrant, qui est l'éner-
 gie essentielle de la raison naturelle,
 sa puissance de voir, de saisir, de
 comprendre ; dans les idées éter-
 nelles, c'est-à-dire dans les grands
 rayons de vérité, qui sont le fond
 et l'illumination de la raison natu-
 relle, le foyer de la lumière, et
 sont en même temps les premiers
 principes, les lois et les règles
 primordiales de toute science ici-
 bas.

Tout cela est merveilleusement
 dit par saint Jean à la première
 page de son Évangile : *Erat lux
 vera quæ illuminat omnem homi-
 nem venientem in hunc mundum.*
 On ne saurait trop relire cette page
 sublime et se pénétrer de sa lu-
 mière.

† FÉLIX.

Evêque d'Orléans.

A continuer.

— *Le Correspondant.*

VALENTINE.

NOUVELLE.

Voir page 87.

III

Paul n'avait pas un type de visage si parfait, si pur que celui de Valentine ; mais il y avait entre eux des similitudes de race, de conformation et de caractère. Paul était beau, bien fait, distingué. Sa physionomie avait une très-grande mobilité d'expression et indiquait plutôt les intermittentes ardeurs d'un tempérament nerveux que la placide et opiniâtre sérénité d'un homme d'étude. Ses mouvements, empreints d'ordinaire d'une grace molle et souple, devenaient parfois d'une précision, d'une rapidité, d'une énergie surprenantes. Comme Valentine, il ignorait la contrainte. N'ayant jamais rencontré d'obstacles dans la vie, il ne les prévoyait pas plus qu'il ne les redoutait. Trois années passées à Paris ne l'avaient ni perverti ni sensiblement changé. Par une sorte de droiture de cœur à laquelle se mêlait un peu de paresse d'esprit, il avait évité les écarts de conduite, les aventures bruyantes et absorbantes, les idées d'indépendance complète, les plaisirs non interrompus. La transition toutefois lui parut bien un peu brusque quand il quitta Paris pour jamais, afin de retourner dans les sauvages campagnes que traverse la Vienne.

—Je vais m'ennuyer, pensa-t-il. Mais en approchant du pays natal, il sentit au contraire son cœur se dilater, sa poitrine respirer plus à l'aise. Le séjour de Paris et l'habitude des hautes spéculations intellectuelles ont parfois un danger : celui de faire croire que le bonheur n'est plus possible dans des conditions humbles et calmes. Paul avait dit de très-bonne foi, et comme pour se rendre justice à lui-même : "Je vais m'ennuyer !" Mais, heureusement, les sentiments simples et vrais sont d'une essence immortelle. Ils apparaissent et rayonnent au moment où l'on s'y attend le moins. Paul s'aperçut avec une surprise ingénue qu'il aimait son pays, qu'il aimait son père, sa mère, que son cœur battait de joie en les retrouvant, que le bonheur allait resplendir pour lui au milieu des souvenirs et des affections d'enfance. La destinée, qui semblait se complaire à créer à ce jeune homme une existence si douce, mettait le comble à ses bienfaits en plaçant devant lui, dès son arrivée, une charmante personne capable de faire oublier bien vite, par sa seule présence, les images confuses et à demi-effacées qui s'agitaient encore dans le lointain, au-dessus des brouillards de Paris. Pendant les vacances pré-

cédentes, Paul avait vu mademoiselle du Breuil, mais à de rares intervalles, brièvement, sans y penser beaucoup, préoccupé qu'il était de ses travaux, de ses distractions passées ou futures. Quand il fut définitivement confiné dans sa province, quand il eut dit adieu, pour toujours, à la vie parisienne, il accueillit comme une compensation souveraine le voisinage de Valentine, de cette belle déesse de la solitude qui venait à lui en éparpillant sur ses pas les roses de la jeunesse et les espérances de l'amour.

Valentine, elle aussi, fut un peu émue en revoyant Paul. Mais l'émotion a cela de bon dans les âmes pures, elle n'empêche pas cette gaieté saine et aimable, grâce à laquelle on fait à autrui les honneurs de soi-même. Le dîner fut donc fort gai. M. de la Fosse était un de ces militaires francs et loyaux près desquels on se sent à l'aise. Quant à sa femme c'était la plus excellente créature que l'on pût rencontrer, et le bonheur naissait de lui-même autour d'elle, enfanté par un reflet du sien. Son mari lui avait fait part de certain projet dont M. du Breuil lui avait parlé discrètement. Mais elle avait répondu avec ce bon sens délicat qui caractérise les femmes :

— Attendons. Ne nous pressons pas. Laissons à Paul toute son initiative. Un mariage que l'on désire soi-même semble bien meilleur.

M. du Breuil, qui, sans trop de présomption, pouvait lire dans l'avenir la réalisation de son projet, se montrait par cela même de très bonne humeur. Il examinait, sans en avoir l'air, sa fille et Paul. Il remarquait que, sans affectation, avec beaucoup de réserve et de politesse sérieuse, les deux jeunes gens étaient déjà fort empressés l'un envers l'autre.

Après le dessert, on alla au jardin. Paul et Valentine, sans y penser, s'isolèrent un peu. Ils causèrent de leur enfance.

— Vous rappelez-vous, M. Paul (Valentine disait *monsieur* à présent), le jour où nous nous sommes rencontrés là-bas, au pied de la montagne de l'Aiguille, et où vous m'avez fait si singulièrement traverser la Vienne ?

— Si je me le rappelle!... Il y a de cela dix ans.

— Onze, monsieur.

— Croyez-vous ?

— J'en suis certaine. J'étais avec la Nardi. Vous étiez seul. Pas de bateau ! Un des métayers de mon père s'en était servi pour rentrer chez lui. Nous appelâmes le meunier. Le bruit de l'écluse couvrait nos voix. Enfin il parut. Je le vois encore, avec son bonnet de coton, nous expliquant de loin que le passeur du gué de Vertamont lui avait intenté un procès à cause d'une prétendue concurrence. Le bon meunier nous conseilla d'aller jusqu'à Vertamont, de traverser là la Vienne et nous promit de nous faire ensuite traverser la Briance, ce qu'il pouvait faire sans s'exposer à une amende. Belle proposition ! J'étais harrassée de fatigue. Vous m'avez offert d'aller chercher votre bateau. "De l'autre côté ? — Oui. — Comment ferez-vous ? — Je ne sais pas. — Nagez-vous ? — Non. — Mais alors....." Vous ne m'écoutiez plus. Vous avez poussé dans l'eau une planche d'un noyer qu'on avait abattu et scié sur place, vous vous êtes embarqué dessus, à cheval, ramant avec vos mains.....

— Et avec mes jambes, qui pendaient dans la rivière.

— Je me mis à rire, d'abord. Nardi riait aussi. Je l'ai bien grondée ensuite. Elle aurait dû voir combien cette folle équipée

était dangereuse. Vous avanciez, mais si peu ! Le courant vous entraînait vers l'écluse. J'eus peur. Je jetai des cris de détresse. Mais le meunier s'était retiré dans son moulin et ne voyait rien de tout cela. Enfin vous êtes revenu, tout mouillé, avec le bateau que vous aviez si vaillamment conquis. Je vous ai grondé. Mais vous n'en avez tenu aucun compte. Au contraire. Vous m'avez lancé de l'eau au visage afin de me mettre dans le même état que vous. Est-ce exact ? N'ai-je rien omis ? Je n'ai pas été à Paris, moi, pour oublier.

Elle se montrait peut-être un peu imprudente, et Paul, qui avait dans la tête la fumée de quelques verres de vieux vin du Périgord, fut sur le point de lui répondre qu'il n'avait pas cessé un seul jour, une seule minute, de penser à elle. Mais Valentine avait une physionomie si franche, si ouverte, et en même temps si digne, que Paul s'abstint fort à propos d'une galanterie banale qui eût fait regretter à la jeune fille ses épanchements fraternels. Il trouvait du reste un charme pénétrant à remonter ainsi le cours du passé.

— Je vais vous prouver que j'ai de la mémoire, reprit-il. Vous souvenez-vous du jour où je suis monté sur ce rocher qui est là, au-dessous de nous, au bord de la rivière ?

— Pour me cueillir quelques fleurs qui pendaient sur nos têtes ?

— J'aurais été beaucoup plus haut et beaucoup plus loin s'il l'eût fallu, mademoiselle. Vous m'aviez dit : « Si tu me rapportes ces fleurs, je te donnerai quelque chose... »

Valentine baissa les yeux. La citation était très certainement exacte, mais la jeune fille eût sans doute désiré que la mémoire de

Paul ne fût pas assez bonne pour se souvenir de ce tutoiement malencontreux. Paul, du reste, en avait parlé sans y faire attention. Il s'en repentait quand il vit Valentine froncer légèrement le sourcil et même faire un mouvement pour rejoindre son père. Mais M. du Breuil se livrait en ce moment avec M. de la Fosse à une discussion très approfondie sur l'agriculture, et cela effraya un peu la jeune fille, qui resta près de Paul.

IV.

La nuit était descendue. La lune brillait. Les vastes horizons s'étaient couverts d'une pénombre mystérieuse. Un brouillard opaque suspendu sur le cours de la rivière ressemblait à l'immense traînée du manteau de quelque divinité disparue. Les montagnes profilèrent au loin leur silhouette gigantesque, tandis que les arbres, les plantes, les brins d'herbe, s'endormaient immobiles au milieu de la sécurité profonde que leur promettait une nuit calme et presque lumineuse. La mélancolie de cette heure solennelle influa, sans qu'ils s'en doutassent, sur Paul et Valentine. Après les riantes explosions de leurs souvenirs d'enfance, après cette familière causerie dont ils avaient formé, par une science innée du cœur, la base solide d'une intimité prochaine, ils éprouvèrent avec force l'impression du moment présent ; et par une transition naturelle, l'intuition confuse et flottante de l'avenir apparut à leurs yeux. Mais un phénomène bizarre et assez explicable pourtant vint agir sur ces deux jeunes gens en sens inverse. Pendant que Paul s'abandonnait au charme de sa situation actuelle, Valentine redevenue sérieuse, semblait écouter dans

son esprit de sourdes rumeurs. Ses yeux noirs demeuraient fixés sur un point de l'espace comme pour y pénétrer et deviner un problème. Un mécontentement graduel et de plus en plus prononcé assombrissait sa physionomie. Valentine ne s'ennuyait pas, au contraire. Mais elle s'étonnait que son père la laissât si longtemps seule auprès de Paul. Elle s'étonnait elle-même d'y rester. Si elle le faisait, ce n'était déjà plus par une attraction involontaire et spontanée, par un désir fort naturel de prolonger une conversation agréable, c'était par suite d'une curiosité froide, presque hostile. M. du Breuil était-il donc d'accord avec les parents de Paul ? Paul avait-il reçu un mot d'ordre qui l'investissait d'une liberté entière ? Cette probabilité, cet arrangement préalable qui livrait d'avance Valentine, lui déplurent. Ces dispositions prises en dehors d'elle la blessèrent, et elle accusa Paul de s'y soumettre avant même d'avoir eu le temps de savoir s'il aimait Valentine.

Paul était pourtant en cela bien innocent. Il n'avait été mis dans la confiance d'aucun projet ; s'il en existait, c'était à son insu. A peine arrivé, personne n'avait songé à lui imposer telle ou telle obligation. Mais, de son propre mouvement, il se laissait aller au charme d'une tendresse naissante. Il ne discutait pas ses sensations, il s'y livrait. Une jeune fille adorable était là, devant lui, dans la tiède atmosphère d'une nuit étoilée ; il s'inquiétait fort peu d'avoir ou de ne pas avoir, pour lui plaire, la permission des grands parents. Pendant qu'il parcourait d'un pied léger une route tracée exprès pour les plaisirs des yeux et du cœur, il ne s'apercevait pas que Valentine en suivait une toute opposée, route où elle avait la prétention de se

guider d'après sa seule volonté et ses seules inspirations. On accuse les femmes d'être mobiles comme l'onde. C'est bientôt dit. Valentine, effectivement, n'avait pas conservé l'humeur enjouée et aimable qu'elle avait manifestée d'abord. Mais au fond de cette mobilité il y avait, comme il y a dans celle de presque toutes les femmes, un légitime sentiment de fierté et un grand respect de soi-même. Paul était dans son droit en marchant vers la conquête avec l'insouciance intrépidité d'un jeune homme qui revient de Paris. Il s'inquiétait fort peu d'être fait prisonnier. Il n'y pensait même pas. Valentine était dans son droit aussi en montrant que la conquête d'une femme accomplie n'est pas si facile qu'on le croit.

Paul, cependant, restait réservé. Il parlait du vaste paysage qui se déroulait devant eux, de sa joie de le revoir. Il avait besoin d'admirer, et, n'osant préciser l'objet de son admiration, il la répandait, en attendant, sur les magnifiques aspects de la campagne à demi voilée. Mais, à travers cette généralisation, on devinait l'émotion intime, le trouble.

—Vous remplissez bien votre rôle, dit tout à coup Valentine d'un ton froid.

—Quel rôle ? demanda Paul avec étonnement. Que voulez-vous dire ?

Elle hésita un peu et ajouta :

—Moi !... Je n'en sais vraiment rien.

—Vous avez prononcé un mot dont je cherche le sens sans le trouver. Un rôle ?...

—Vous y pensez encore ! Le privilège des amis est de causer à tort et à travers. Vous en avez usé. Moi aussi.

—Ah ! vous saviez ce que vous disiez !

— Soit ! Je vous ai sans doute remercié de votre empressement à remplir votre rôle de maître de maison. Vous faites les honneurs à merveille. J'ai passé, grâce à vous, une soirée fort agréable... fort amusante.

Puis, se levant, elle rejoignit madame de la Fosse et son père. Elle fut gaie, mais d'une gaieté un peu forcée, un peu ironique. Elle n'adressa plus que très-rarement la parole à Paul, et en affectant avec lui, comme un signe d'indifférence complète, la plus grande liberté d'esprit.

Après avoir pris congé, M. du Breuil, dans la voiture, dit à sa fille :

— Es-tu contente de ta soirée ?

— Oh ! très-contente ! répondit Valentine. M. de la Fosse, sa femme et son fils sont parfaits.

— Il faudra leur rendre leur invitation.

— Oui. C'est obligatoire.

— Cela te contrarie ?

— Nullement.

— Quel jour veux-tu choisir ?

— Nous avons le temps d'y songer.

M. du Breuil n'insista pas. En arrivant, le cocher, sans motif plausible, fut admonesté. M. du Breuil se coucha de fort mauvaise humeur, et s'agita longtemps sans pouvoir dormir, en se livrant à un monologue dont voici à peu près le résumé :

— Ce Paul de la Fosse est donc un maladroit ! Qu'on vienne encore me dire que le séjour de Paris forme la jeunesse autant que les voyages ! C'est dommage ! Le colonel et moi nous étions d'accord. Il aurait donné le Fayan à son fils en le mariant. Ce n'est pas l'intérêt qui me guide. Valentine est beaucoup plus riche que Paul. Mais les la Fosse sont la crème des honnêtes gens. J'aurais été heureux et fier de m'allier à eux. Et

puis, le Fayan touche au Breuil. Les deux propriétés se complèteraient l'une par l'autre et deviendraient une exploitation hors ligne. J'ai trop de terres arables et pas assez de prairies. Or, sans prairies, pas de bestiaux, sans bestiaux, pas d'engrais : sans engrais, pas de blé. Le guano me ruine. Il y a au Fayan, sur les bords de la Vienne et de la Briance, des pâturages de toute beauté, et, au moyen de quelques drainages partiels... Ah ! ce mariage convient si bien à Valentine ! Elle est comme moi elle n'aime pas les gens trop riches. Paul, d'ailleurs, est avocat. C'est un beau titre. Il ne rapporte pas grand' chose, mais c'est un beau titre. Il est bon de l'avoir ; car si un matin on se réveille ambitieux, on a du moins un point d'appui pour s'élever. Le colonel ne s'occupe pas d'agriculture, Paul non plus. Je gèrerais les deux propriétés. Il y aurait fusion... et jamais confusion. Qu'est ce que je demande ? Passer ma vie selon mes goûts. Il me serait bien plus agréable de travailler pour ma fille et pour ses enfants que pour moi. Aimera-t elle Paul ? Quand à lui, il faut lui rendre justice, il s'est enflammé tout de suite. Mais Valentine, qui avait l'air d'abord assez bien disposée, a été à la fin d'un sec à faire frémir.

Comme tous les hommes d'action, M. du Breuil ne s'abandonnait jamais aux rêveries sans but, et cherchait toujours une conclusion à ses pensées.

— Ma fille fera ce qu'elle voudra, dit-il ; je ne la contrarierai pas.

Cette abdication de volonté lui rendit son calme habituel, et il s'endormit.

V

Paul se mit en chasse le lendemain de bonne heure. Il soulaitait

d'être seul, car les sensations de la veille avait laissé dans son âme une forte empreinte et il désirait s'interroger à loisir.

— Est-ce que je suis amoureux ? se demanda-t-il.

Mais il comprit bien vite que cette question ne pouvait ni se poser ni se résoudre si facilement.

En revoyant Valentine, qu'il avait quittée presque enfant et qu'il retrouvait femme, il s'était d'abord félicité intérieurement d'un si charmant voisinage. Il s'étonnait maintenant d'être comme bouleversé par une commotion étrange. Le passé s'effaçait comme une longue série de jours inutiles. Paul sentait qu'il n'avait pas vécu et que sa vie véritable allait commencer. Il pensa à son père et à sa mère, frappant exemple du bonheur dans la famille, bonheur que Paul, jusqu'alors, n'avait ni parfaitement apprécié ni ardemment souhaité. Après une existence utile, glorieuse, M. de la Fosse avait quitté une profession qui nécessitait de fréquents changements de résidence et s'était retiré au Fayon avec sa femme pour jouir en paix d'une tranquillité sédentaire achetée par de long services. Sans négliger même à présent, aucun des devoirs que la société impose, ils vivaient l'un par l'autre et l'un pour l'autre, unis encore davantage par cette suprême et auguste occupation de la vieillesse d'autrefois : la préparation à une vie nouvelle. Paul, dont la raison et la réflexion mûrissaient vite sous la chaleur d'un amour naissant, devina la richesse d'âme qu'annonçait la tendresse constante de son père et de sa mère. Il les aima plus encore et aspira à leur ressembler. Si peu qu'il eût vu le monde, il avait pu néanmoins remarquer l'indigence de ces cœurs qui s'isolent comme pour prouver leur force et qui ont ensuite besoin

d'une perpétuelle agitation pour échapper à eux-mêmes, recherchant sans cesse les distractions, la nouveauté, le bruit, tout ce qui peut les arracher à leur propre néant. M. et madame de la Fosse, au contraire, malgré les longues années de leur union, ne paraissaient pas avoir épuisé l'échange de tous les trésors cachés que leur affection contenait. Ils se suffisaient à eux-mêmes, sans jamais compliquer leur bonheur d'alliage, ni d'éléments étrangers. Paul, quoique bien jeune, ne considérait déjà plus le mariage comme une affaire de convenance, un sacrifice, un renoncement à la liberté. Il se présentait à lui comme la source pure et féconde d'où découlent toutes les félicités, toutes les prospérités, où s'abreuvent tous les désirs. Tout se lie et s'enchaîne, dans le bien comme dans le mal : Valentine expliquait à Paul son père et sa mère ; son père et sa mère lui expliquaient Valentine, et lui faisaient estimer à sa juste valeur une alliance qui promettait d'être, comme la leur, belle et longuement radieuse.

Paul battit les guérets tout le jour, en rêvant ainsi aux mystères sacrés et éblouissants du cœur, dans lesquels il pénétrait en tremblant, mais avec une ardeur et un ravissement inexprimables.

Vers le soir, en retournant au Fayon et en suivant une grande route, il fut tiré de sa rêverie par le trot de deux chevaux qui s'avançaient vers lui. Il leva les yeux et reconnut M. du Breuil et sa fille. Vêtue d'une robe d'amazone de couleur sombre, la tête couverte d'un chapeau de feutre gris, surmonté d'une plume blanche, elle avait le visage animé et semblait prendre plaisir à la rapidité de sa course.

Arrivé près de Paul, M. du Breuil s'arrêta et le jeune homme vint lui serrer la main.

Valentine salua sans rien dire.

Pendant que son père et Paul causaient, elle ne paraissait pas souhaiter de prendre part à la conversation. Donnant de petits coups de cravache à sa monture, l'empêchant de continuer son chemin et de se tenir tout à fait en place, elle attisait l'impatience du cheval, et lui défendait en même temps de s'élaner en avant. Visiblement, et malgré la rencontre de Paul, elle ne témoignait pas le désir de rester longtemps au même endroit. Paul la regardait à la dérobée, et répondait vaguement à ce que lui disait M. du Breuil.

—Allons, mon père, dit soudain Valentine; nous serons en retard.

Et cinglant les flancs de sa monture, elle s'inclina devant Paul et partit au galop.

L'autre cheval suivit l'exemple. Vigoureusement enlevé, M. du Breuil n'eut que le temps de dire :

—Au revoir!

Et il disparut avec sa fille derrière un nuage de poussière.

—Elle me fuit, pensa Paul; moins que cela, elle m'évite.

A la prochaine montée, M. du Breuil dit à sa fille :

—As-tu remarqué? Paul est très-bien en costume de chasse.

—Oui, répliqua Valentine, M. Paul est très-bien.

Ces mots furent prononcés avec tant d'indifférence, qu'ils semblaient couper court à ce sujet d'entretien. M. du Breuil toutefois, ne se tint pas pour battu.

—Entendons-nous, reprit-il. Paul me plaît, et je me sens déjà de l'amitié pour lui. Mais je ne veux pas lui faire trop d'accueil si tu ne partages pas mes opinions. Tu as l'air d'éprouver une médiocre sympathie pour lui. Tout à l'heure, il ne cessait de t'admirer des yeux et tu affectais, je l'ai observé,

de ne pas tourner la tête de son côté. Je voudrais savoir à quoi m'en tenir, afin de mettre ma conduite d'accord avec la tienne. Paul n'est pas un mauvais parti, ses parents.....

—Ah! Mon père, interrompit Valentine, je les chéris autant que je les vénère!

—C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout, car il ne s'agit d'eux que secondairement. Je ne te demande pas si tu as du goût pour Paul, mais s'il est possible que, dans l'avenir.....

—Belle question, cher père! Est-ce que je sais aujourd'hui ce que je penserai demain?

—Je crois que Paul est plus savant que toi. Je ne serais pas étonné qu'il ressentit pour toi.....

—Cela l'aura pris bien vite.

Et Valentine cravacha son cheval comme pour laisser bien loin derrière elle les mots qui lui avaient échappé.

M. du Breuil la suivit des yeux en souriant.

—De quoi nous mêlons-nous, nous les pères? se dit-il avec une satisfaction pleine d'espérances. Laissons donc la jeunesse débrouiller ses affaires du cœur. Elle s'y entend mieux que nous. Il faut que Paul fasse ses preuves. Et il les fera, solides, brillantes. Si je pouvais arranger quelque chose pour qu'il sauvât la vie à Valentine! Ce serait peut-être un heureux expédient. C'est singulier!... Je veille sur ma fille au rebours de tous les pères, je voudrais la lancer dans une grande passion, elle s'obstine à rester sage et indifférente! Laissons-la faire. Elle ne se presse pas et elle a raison.

Et il rejoignit sa fille qui s'était arrêté: pour l'attendre.

H. AUDEVAL.

A Continuer.

CONFÉRENCES

DE NOTRE-DAME.

Nous ne donnons pas ici une reproduction intégrale des Conférences du R. P. Hyacinthe, mais une analyse complète faite par un de ses amis, et à laquelle la sténographie a fourni des passages que l'on a mis entre guillemets.

Première Conférence.

LA PERSONNE MORALE.

Voici l'exorde de cette première conférence :

“ Monseigneur, messieurs,

“ Je me retrouve, après une année, en face du même auditoire et en face de la même erreur ; mais tous deux ont grandi. Dans le temps où nous sommes, une année, c'est un siècle dans la vie de l'erreur et de la vérité. Les écoles que j'ai cru devoir signaler l'an passé à votre attention je les avais désignées sous un nom générique emprunté, du reste, à l'un de leurs maîtres, le nom d'*antithéisme*. En effet, ce n'était pas l'athéisme ;— l'athéisme était l'aile gauche ;— ce n'était pas le panthéisme ;— le panthéisme était l'aile droite ;— mais ces deux formes de la négation du Dieu personnel et vivant me semblaient devoir se réunir sous une dénomination commune, et je n'avais trouvé, pour désigner cette barbarie de l'intelligence, qu'une barbarie du langage.

“ Je disais l'antithéisme c'est l'erreur radicale ; elle ne s'attaque plus seulement à l'Église, premier cercle concentrique du monde religieux ; elle ne s'attaque plus seulement au Christ : elle est au cœur, et elle s'attaque à Dieu. Erreur radicale, elle manifeste l'intention ou plutôt le besoin impérieux de se produire dans l'ordre pratique et de devenir l'erreur appliquée. Empruntant encore la parole d'un de leurs maîtres,—car je n'aime pas à les faire parler par ma bouche,—je disais : “ Le nouvel état mental appelle un nouvel état social.” Eh bien, entre l'état mental et l'état social, il y a une transition nécessaire, c'est l'ordre moral. Or, c'est dans l'ordre moral que l'erreur contemporaine a fait son invasion avec bruit, sinon avec éclat, cette année ; elle s'est appelée la *morale indépendante*.

“ Si la *morale indépendante* n'était que cette voix qui nous est venue des loges de la franc-maçonnerie et des organes de la presse démocratique, je ne l'eusse pas dédaignée comme un fait sans valeur, pourtant je ne m'y serais pas arrêté. Mais cette voix n'est elle-même que l'écho d'un monde de pensées et de sentiments qui grondent au fond de beaucoup d'esprits et de beaucoup de cœurs avant que d'éclater. C'est pourquoi je crois faire un acte conséquent et logique d'abord, et puis un acte loyal et

généreux en traitant cette année de la morale indépendante.

“ J’ose convoquer autour de cette chaire, je ne dirai pas mes ennemis—par la grâce de Dieu, je ne me connais pas d’ennemis; j’ai, au plus intime de mon être, un immense respect pour l’homme et une immense charité pour l’âme,— mais j’ose convoquer ici les adversaires des idées que je sers, et je leur dirai : Je ne crois pas seulement, je sais que parmi vous il est des hommes sincères, et ce que je sais de plusieurs, je le suppose de tous; à défaut du culte religieux, vous avez le culte moral, vous croyez à la conscience humaine, à la dignité de la personne, à l’avenir de la société et au progrès du genre humain. Comme vous, je crois à toutes ces grandes et saintes choses. Pourquoi donc ne pas discuter ensemble, dans la solennité de cette enceinte, toujours jeune et toujours nouvelle, les véritables bases de l’ordre moral ?

“ Puis je me tournerai vers mes auxiliaires,—je ne dis pas encore vers mes compagnons d’armes,—et je me souviendrai du vieil Israël, des jours où Judas Machabée et ses frères ne croyaient pas manquer à l’alliance du Seigneur, en envoyant à Sparte et à Rome des ambassadeurs à la fois étonnés et fiers de leur alliance avec des nations qui n’étaient pas la leur ! Moi, qui ai à défendre aussi Israël et le Temple, je me tournerai vers les nations qui ne sont pas la mienne, je regarderai au sein du protestantisme chrétien, au sein du déisme sincère et je leur dirai : Vous êtes mes auxiliaires. Ah ! sans doute, je ne puis oublier ce qui nous sépare ; il y a un abîme entre vous et moi, il y a l’Église. Mais je ne puis oublier non plus ce qui nous réunit.

“ Est-ce que vous ne croyez pas au Christ comme moi, ô mes au-

xiliaires. Et si vous ne croyez pas au Christ, est-ce que vous ne fléchissez pas, comme dit saint Paul, les genoux de votre âme devant le Dieu personnel et vivant ? je ne regarde plus l’abîme qui existe entre nous, je vous tends une main amie, et je vous remercie du secours que vous me prêtez ici, ailleurs et partout, lorsque je défendrai la morale religieuse.

“ Et surtout, avec l’élan le plus intime du cœur, je me tourne vers vous, mes frères, mes compagnons d’armes catholiques romains, qui gardez les camps d’Israël avec moi, vous avez conservé les trois termes de la trilogie religieuse : l’Église, le Christ et Dieu. Vous tenez dans vos mains la clef de David, qui ouvre tous les secrets de l’ordre naturel et tous les mystères de l’ordre surnaturel (*clavem David quæ aperit et nemo claudit*). Vous êtes les hommes de la conservation et vous êtes aussi les hommes du progrès. Salut, mes frères, mes amis, dans la plénitude de ce mot, si fort et si doux, salut ! Souvenons-nous, vous et moi, que depuis que l’Église existe, nul n’a reçu de Dieu une mission plus grande que la nôtre en ce siècle. Ah ! sans doute, l’Église ne peut périr : mais ce serait un éternel déshonneur si Dieu était contraint de la sauver, sans nous et malgré nous.

“ Monseigneur,

“ Dans la dernière retraite ecclésiastique, mêlé à ce grand clergé de Paris, auquel je me fais honneur d’appartenir par mes souvenirs et par mon cœur, je recueillais avec respect les conseils si élevés et si sûrs que vous nous donniez à tous sur les conditions actuelles de la controverse chrétienne. A ces enseignements du docteur, qui seront ma règle, je viens vous demander d’ajouter les bénédictions de pontife qui seront ma force.

Naguère, à Rome, je me relevais des pieds de Pie IX, fortifié par ses paroles et comme réchauffé au contact de son grand cœur. Vous aussi, évêque et père, touchez-moi de votre parole et de votre âme. Avec cette double bénédiction, que je ne sépare pas, que ne pourrai-je pas pour la cause de Dieu et pour la cause de la vérité !”

Le R. P. Hyacinthe a commencé par poser l'état de la question.

Sur le drapeau de nos adversaires, on lit ces mots : *Morale indépendante*.

Indépendante de quoi ? Des autres sciences. Mais s'il est un côté généreux dans le positivisme ou a germé l'erreur que nous combattons, c'est précisément la synthèse qu'il veut établir entre toutes les sciences humaines. Et d'ailleurs, indépendante de quelle science ? de la psychologie qui considère l'âme ? de la physiologie qui analyse le corps ? de l'histoire qui regarde le passé ? de la sociologie qui organise le présent et prépare l'avenir ?

Indépendante de quoi ? De la métaphysique. Ah ! sans doute, ils en ont horreur, parce qu'ils ont résolu, comme dit un philosophe anglais, “d'exorciser le spectre de l'absolu,” et que ce spectre n'a pas seulement son antre dans la théologie, mais aussi dans la métaphysique. Qu'ils prennent garde cependant. La métaphysique est la matrice virginale et féconde qui renferme les principes de toutes les sciences, que l'observation développe plus tard. Sans la métaphysique, des faits, mais non des idées. Or, sans idées, pas de science.

Indépendante de quoi ? De la religion surtout. La religion, c'est le commerce de l'homme, par son intelligence et par sa volonté avec un être personnel et vivant qui est au-dessus de lui, qui est en lui et

qui s'appelle Dieu. Il n'y a qu'une religion positive, véritable et complète : le christianisme catholique. Mais il y a une religion rudimentaire et légitime en ce sens : la religion naturelle. Or, la nouvelle morale se déclare indépendante non pas seulement des religions positives vraies ou fausses, mais encore de la religion naturelle. Voilà en quoi consiste son indépendance.

Mais la morale, qu'est-elle ? Un ordre. C'est dire qu'elle renferme trois éléments : l'agent, la fin vers laquelle doit tendre l'agent, et la loi, trait d'union entre l'agent et la fin. Et cet ordre, ainsi constitué, est tout à la fois une idée abstraite et un fait vivant ; idée, il doit être connu scientifiquement ; fait, il doit être réalisé pratiquement.

Or pour que la morale fût véritablement indépendante de toute religion positive ou naturelle, il faudrait que cet ordre, ainsi constitué dans ses trois éléments essentiels, pût être connu scientifiquement et réalisé pratiquement en dehors de tout commerce avec Dieu. Voilà l'état de la question. On l'a dit, elle est posée entre Dieu et l'homme.

Le P. Hyacinthe examine aujourd'hui le premier élément de l'ordre moral, la *personne*.

Dans une première partie, il expose l'opinion des adversaires sur la *personne morale*.

Dans une seconde partie, il donne la définition de la *personne morale*, définition qui implique sa dépendance vis-à-vis de la loi.

PREMIÈRE PARTIE

Erreurs sur la personne.

I.—Pour les défenseurs de la morale indépendante, la personne n'est pas seulement le sujet, elle est la source de la morale. Ils sont

donc tenus, plus que nous encore, de la définir exactement, et de répondre aux poètes et aux savants, dont la pensée se trouble sur les frontières obscures qui séparent l'être personnel de l'être impersonnel.

“ Qui de nous, fils de l'Occident, ne s'est transporté au moins par la pensée et par le cœur dans les forêts de l'Amérique, dans les sables brûlants de l'Afrique, dans les déserts glacés des pôles : et qui ne s'est arrêté avec un sentiment d'étonnement et d'horreur devant ces races obstinément éprises de la barbarie ! Le progrès, dit-on, est la loi fatale de l'humanité, et voilà des êtres qui y résistent victorieusement depuis six mille ans... voilà des êtres qui se traînent dans la boue, dans le sang, laissant après eux, dans une existence qui n'a pas d'histoire, une trace de volupté féroce et de férocité voluptueuse que la brute désavouerait ! Ah ! je ne veux pas toucher à une plaie trop récente et trop douloureuse, à une question pleine de larmes et de sang ; mais tant que vous ne m'aurez pas donné un signe auquel je puisse reconnaître la personnalité cachée sous toutes les laideurs physiques et morales, vous me laissez en proie à cette pensée terrible : sont-ce des bêtes féroces qu'il faut détruire ou de vivantes machines qu'il faut exploiter ?

“ Et si l'homme cesse d'être une personne quand il descend si bas, l'animal n'en deviendrait-il pas une lorsqu'il s'élève si haut ?

“ Quand le singe des espèces supérieures m'apparaît comme dans un rêve étrange, ébauche fantastique, dit-on, de ce que je suis aujourd'hui, monument douloureux de ce que j'étais autrefois ; quand le chien regarde son maître d'un oeil où l'on croit voir l'amour ; quand le coursier, foulant du pied le sol, ani-

me au courage le cavalier timide encore, quand il prête l'oreille au cri de la trompette, quand il lance l'éclair de son oeil et que, les naseaux fumant d'une noble colère, il s'envole à travers la mitraille, ah ! je sens un doute m'assaillir et je répète les mots d'un de leurs philosophes, je devrais dire d'un de leurs poètes : “ l'animal, sombre mystère, monde immense de rêves et de douleurs muettes, l'animal a aussi son droit devant Dieu.”

“ Mais, si vous accordez à l'animal les droits que vous refusez au Papou, réformateurs de la morale humaine, maîtres des vrais droits et des vrais devoirs, prophètes de la civilisation de l'avenir, je vous adjure à mains jointes, au nom de l'humanité, dites où la personne commence et où elle finit.”

II. — Ils ne l'ont pas dit et ils ne peuvent pas le dire.

Ils ne le peuvent pas, parce que leur morale doit être indépendante de tout dogme philosophique aussi bien que religieux. Or, la question de la personnalité est mêlée à toutes les controverses philosophiques et religieuses. Comment, avec leur prétention d'admettre dans leur sein les représentants de tous les systèmes, pourront-ils concilier sur un point aussi fondamental le matérialiste qui pèse *la vertu et le vice* au même poids que *le sucre et le vitriol*, et le vieux disciple de Platon qui voit transpirer l'âme à travers le corps, comme on voit trembler la lumière de la lampe à travers la paroi de l'albâtre pur et limpide. Comment pourront-ils concilier le fataliste qui nie la liberté, caractère essentiel de la personnalité, et le panthéiste qui, ne reconnaissant dans les individualités que des différences nominales, se penche sur elles et leur donne l'accolade fraternelle de l'unité dans le grand tout.

III. — Impuissants à définir la personne, ils l'affirment comme *un fait* (1). Et parce qu'un fait ne se révèle que par le sentiment, par les sens externes au dehors ou le sens intime au dedans; pour eux, tout se ramène "à la faculté qu'a l'homme de sentir sa dignité dans la personne de son semblable comme dans sa propre personne (2)."

Ainsi, après nous avoir reproché de faire de la morale une œuvre de foi et non de science — ce qui n'est pas — ils la fondent eux-mêmes sur un fait et sur un sentiment, c'est-à-dire sur le *subjectivisme* le plus radical qui se puisse concevoir.

Or, le subjectivisme a deux formes parce qu'il a deux aïeux, Locke et Kant. Sensualiste avec le philosophe anglais, il est idéaliste avec le penseur allemand. Entre ces deux subjectivismes, les partisans de la morale indépendante ne pouvaient hésiter, c'est Locke qui est leur maître (3).

"Mais non, leur véritable père est plus voisin de nous... Quand la mort vient de fermer une tombe, quand elle n'a plus laissé qu'un nom qui a reçu du coup de son aile funèbre je ne sais quoi de grave et de douloureux, on répugne à préférer ce nom pour l'humilier. Mais ce n'est pas moi qui l'ai relevé du silence solennel où il était descendu, c'est la critique contemporaine qui, pour le glorifier, met à la fois le scepticisme de sa pensée et l'art de sa forme au service du

sophiste prodigieux qui a dit ces deux mots: "la propriété c'est le vol," et "Dieu c'est le mal."

"Voilà le père de la morale indépendante. Ils ne le nomment pas, mais toute leur doctrine se retrouve dans le livre trop fameux *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise.*" Il n'a pas dit seulement: Dieu est étranger à la morale; il a affirmé que Dieu est l'ennemi de la morale; et il a ajouté: Quand vous voudrez avoir une morale qui ne soit pas piquée à la racine du ver du mysticisme et de la religiosité, proclamez la morale indépendante, proclamez la justice humaine qui lève sa tête au ciel, contre l'antique Jéhovah, et s'écrie: *Vivo ego in æternum.* C'est moi, ce n'est pas toi; c'est moi qui vis et pour l'éternité.

"Et après avoir ainsi affirmé la personne sans la définir, ils affirment également sans les mieux préciser, les deux grands attributs de la personne, le droit et le devoir.

L'homme en possession du sentiment de sa dignité personnelle, et se sentant un être inviolable et sacré, s'affirme au dehors, pose le produit de son activité dans un acte et dit: Respectez mon acte, j'ai le droit pour moi. Puis, voyant autour de lui d'autres êtres qui portent au front la même dignité qu'il a senti en lui: Personnes, s'écrie-t-il, je vous ai mesurées sur moi, et je vous ai trouvées mes égales; vous avez des droits comme moi, et ces droits se retournant vis-à-vis de ma conscience, créent en moi ce que l'on appelait autrefois des devoirs, mot qu'il est bon de conserver par respect pour le vieux langage; mais ce qui n'est à vrai dire qu'une équation de puissance à puissance, d'activité à activité, d'hommes à hommes. Voilà toute la morale.

(1) "Kant appuie la morale sur un principe de la raison, sur une loi de la raison; pour nous, elle s'appuie sur un fait: son principe est ce fait généralisé." (*Morale Indépendante*, 17 Septembre, 1865.)

(2) Proudhon, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, t. I, p. 182.

(3) "Kant, quelque modification profonde qu'il ait fait subir au point de vue moral des théologies, n'en est point sorti. Nous nous en sommes nous, complètement séparés." (*Morale Indépendante*, 17 septembre, 1865.)

Et ainsi, après s'être rendus incapables d'une définition sérieuse, ils viennent se perdre tristement dans une confusion. Car ce qu'ils appellent la personne, c'est l'individu, et ce sentiment de l'indépendance et de l'énergie qu'ils regardent comme le signe caractéristique de la personne humaine, s'il n'est que cela, convient à l'animal comme à l'homme.

“ Est-ce que le lion, quand il sort de son antre et secoue sa crinière d'or au soleil et au vent du midi, quand il pose sa lourde tête sur ses pattes allongées, et d'un regard majestueux et sombre embrasse le désert sombre et majestueux aussi, est-ce que le lion n'a pas le sentiment de sa puissance, de son indépendance individuelle ?

“ Est-ce que l'aigle, lorsque sur son roc escarpé, noirci par le carnage, il s'élance malgré la tempête, bat de son aile immense les nuages et les éclairs, jette son cri terrible et fond sur sa proie, est-ce que l'aigle n'a pas, lui aussi, le sentiment de sa puissance individuelle ?

“ Et quand Léviathan, dans les profondeurs de l'Océan, secoue ses puissantes nageoires, et creuse au fond des eaux des sillons qui sont des abîmes, est-il n'a pas, lui aussi, le sentiment de sa force individuelle ? ”

Voilà votre personne humaine ; un fait qui s'affirme sans pouvoir se définir ; un fait supérieur, sans doute, au fait de l'individualité de l'animal, supérieur en réflexion dans la connaissance, en puissance dans l'activité, en fierté dans le

ordre ou tout au moins d'un ordre analogue.

“ Telle est leur doctrine : et, après avoir ainsi fondé la morale indépendante, ils ont applaudi des mains et du cœur et ils ont dit ;

“ Dieu, c'était un hypothèse, et la morale, basée sur lui, était incertaine comme lui. Nous avons relégué l'hypothèse dans le ciel des cieux, *Calum cæli Domino*. Et nous, hommes de la réalité, en possession de la terre, *terra filius hominum*, nous avons fondé une morale indépendante comme nous, parce qu'elle est humaine comme nous.

“ Dieu, c'était un tyran. Au dedans il étouffait la conscience dans les embrassements énervants du mysticisme ; au dehors il la courbait sous le joug de la théocratie. Plus de mysticisme, plus de théocratie. L'homme est souverain dans sa conscience : la morale est indépendante.

“ Dieu, c'était un être impuissant. Depuis des siècles qu'il régnait sur le monde, il n'avait pu seulement unir ses adorateurs dans la superstition d'un même lien religieux. A nous de tresser le lien moral, humanitaire, tout puissant.

“ Délaissons la cité de Dieu qui ne vient jamais, et bâtissons, avec les éléments positifs que nous avons sous la main, la grande cité de l'homme, sous le drapeau triomphant et progressif de la morale humaine.”

(A continuer.)

—La France.

LE LIS DU VILLAGE.

I.

Plusieurs années déjà ont passé sur les événements que nous allons raconter ; mais il en est de certains souvenirs comme de certaines affections, ils survivent à tout. Pour moi, le temps n'a rien changé, rien détruit, rien emporté ; je revis dans le passé avec les êtres chers que j'ai connus, aimés ; j'entends encore leurs voix : ils me parlent, je les écoute. Si des affections nouvelles ont pris dans mon cœur une large place, elles n'ont pu complètement en chasser le souvenir. Le souvenir est la vraie religion du cœur, comme aimer et adorer Dieu est la religion de l'âme. Si notre histoire n'a pas ce charme puissant que la fantaisie et l'imagination du conteur mettent dans le récit, elle aura du moins, racontée simplement, le mérite d'être vraie. Aucun des personnages que nous allons faire connaître au lecteur n'a été inventé : tous ont existé, et quelques uns habitent encore le village où je les ai tous connus. Ce village, appelé Cercelle, est situé dans la partie du département de la Haute Marne la plus féconde et la plus riche en produits minéraux. Là, presque chaque commune possède un haut-fourneau, une fabrique ou une fonderie ; là le bonheur s'assied complaisamment au foyer du travailleur laborieux ; car, où le travail est aimé, la prospérité règne.

Un soir du mois de mars 1842, la femme et la fille d'un forgeron de Cercelles veillaient en attendant son retour. L'heure de la nuit était fort avancée : depuis longtemps les lumières étaient éteintes dans le village, et ses paisibles habitants reposaient. Pourquoi maître Ambroise Durier n'était-il pas encore rentré ? C'était un samedi, jour de paye, et depuis quelques années Ambroise avait l'habitude d'écorner sa quinzaine dans un cabaret du village, en compagnie de quelques camarades dont il avait eu le malheur d'écouter les conseils. Ne croyez pas que les deux ou trois amis d'Ambroise étaient des enfants du pays, non. Personne ne savait d'où ils venaient ; ils étaient arrivés à la fabrique demandant à être employés, et, comme le travail ne manque rarement à ceux qui veulent travailler, le chef de l'exploitation les avait accueillis. Partout où l'on occupe un grand nombre de bras, il se trouve quelques hommes sans famille et dont le passé est plus ou moins équivoque ; le plus souvent ils sortent d'une grande ville qui les a rejetés hors de ses murs. C'était avec de tels amis que le forgeron Durier, le plus robuste et le meilleur ouvrier de Cercelle, passait ses soirées et oubliait sa femme et sa fille : sa femme, qu'il avait tant aimée autrefois, lorsque dans le village tout le monde la nommait Jeane la Sage ; sa fille, tout le portrait de sa

mère, aussi belle et aussi sage qu'elle, un ange qui aurait dû le retenir au logis, et dont, par sa faute, il connaissait à peine les caresses. Mais Ambroise était mal conseillé; il avait appris à boire, et dans l'ivresse, il ne se souvenait plus qu'il est des devoirs que l'homme doit remplir sous peine de devenir criminel.

La salle dans laquelle Jeanne attendait son mari était au rez de chaussée de la petite maison qu'ils habitaient à l'extrémité du village. Le jour, une grande fenêtre ouvrant sur la rue éclairait cette pièce. D'épais rideaux de toile rouge à raies blanches empêchaient le regard curieux du passant de pénétrer dans l'intérieur de l'habitation. Une large armoire en cerisier, un pétrin, une crédence et une lourde table de chêne composaient l'ameublement, avec quelques chaises de paille grossièrement travaillées. A gauche de la cheminée se trouvait un lit enfermé dans une alcôve et garni de rideaux semblables à ceux de la fenêtre.

A la lueur jaunâtre et tremblante d'une massive lampe d'étain posée sur la table, Jeanne tricotait. Quoique n'ayant en réalité que trente-cinq ans, ses traits flétris, la maigreur de son visage et les rides de son front lui donnaient l'apparence d'une femme de quarante-cinq ans; c'est que les années comptent double quand le cœur souffre; or Jeanne souffrait beaucoup depuis quelque temps: elle aimait son mari, et, elle le devinait, Ambroise ne songeait plus à elle! Elle essayait bien de reporter tout son espoir, toute sa tendresse sur son enfant chérie; mais l'ami que, jeune fille, elle avait choisi pour protecteur et soutien lui manquait toujours. Malgré l'égarément d'Ambroise, malgré ses brutalités

qui devenaient de plus en plus fréquentes, elle ne pouvait oublier qu'il était le père de sa fille; quand il n'était pas près d'elle, elle se trouvait faible, isolée; puis, lorsqu'il lui revenait, elle ne sentait plus ses défaillances, la petite maison prenait à ses yeux un air de fête, et il lui semblait que son mari ramenait avec lui une partie de ses joies et de son bonheur d'autrefois. Ah! que n'aurait-elle pas donné pour rappeler en lui le sentiment de ses devoirs, pour le rendre à sa fille et le voir souriant, heureux et calme, comme aux premiers jours de leur mariage!... Mais, hélas! elle savait son impuissance, elle priait et pleurait en attendant l'instant où, honteux de lui-même, Ambroise déplorerait ses excès.

Jeanne avait été belle; ses chagrins et un travail forcé, — car elle était presque seule pour fournir aux besoins du ménage, — n'avaient point effacé complètement cette délicatesse des traits, cette pureté de lignes qui constituent la beauté; son visage, gracieux encore, avait perdu sa fraîcheur, mais on devinait aisément en la regardant ce qu'elle avait dû être dans le passé. Vieillie avant l'âge, elle gardait comme un dernier souvenir du printemps.

Tout en travaillant, Jeanne prêtait l'oreille à tous les bruits du dehors; mais elle n'entendait que les sours aboiements des chiens de garde ou les sifflements prolongés du vent qui se heurtait contre le pignon de la chaumière. Une pluie, mêlée de neige et de grésil, — ce qu'on appelle giboulées, — tombait chassée par la rafale et battait la porte et les contrevents.

Une larme, longtemps retenue sous la paupière, glissa le long de la joue de Jeanne et tomba brûlante sur sa main. Elle leva les

yeux et arrêta son regard attristé, mais plein de tendresse, sur sa fille qui priait à genoux à quelques pas d'elle. Elle la considéra un instant avec bonheur ; puis, d'une voix caressante :

— Rose, lui dit-elle, il est tard, il faut aller te reposer, tu dois éprouver le besoin de dormir.

L'enfant se leva, prit un tabouret et vint s'asseoir aux genoux de sa mère.

— Je t'assure, maman, que je n'ai pas sommeil du tout, dit-elle. D'abord, il n'est pas aussi tard que tu te l'imagines, puis je suis si heureuse de veiller avec toi.

— Sans doute, mais je ne veux pas que tu te rendes malade. A ton âge on a besoin de dormir beaucoup.

— Eh bien, laisse moi rester encore un peu avec toi ; toute seule tu t'ennuierais peut-être.

— Enfant ! je ne suis jamais seule : est-ce que ma pensée ne t'accompagne pas partout ? Absente ou présente, je te vois sans cesse, tiens, comme te voilà en ce moment, les bras appuyés sur mes genoux, tes yeux tournés vers moi et ta bouche me souriant.

— Alors, laisse moi longtemps ainsi, laisse moi t'admirer, laisse moi t'aimer.

— Tu veux rester ?

— Oui, si cela ne te fâche pas.

— Oh ! jamais, jamais ! . . .

Et l'heureuse mère, oubliant pour un instant toutes ses souffrances, toutes ses inquiétudes, serra fiévreusement la tête de sa fille sur son sein.

En ce moment, l'heure sonna à l'horloge du clocher du village.

Jeanne écouta, anxieuse. Le marteau frappa onze coups sur la cloche.

Sa pensée revenant alors toute entière à l'absent, Jeanne n'eût plus la force de cacher son inquié-

tude. Ses yeux se voilèrent de larmes.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, il est onze heures, et Ambroise n'est pas rentré ! . . .

— Le mauvais temps aura forcé papa de s'arrêter en chemin, dit l'enfant d'une voix timide.

— Oui, tu as raison, Rose ; sans la pluie, il serait ici depuis longtemps.

— Tu vois bien, chère mère, que tu as tort de pleurer.

Jeanne ne répondit pas ; mais elle se disait en essuyant ses yeux :

— Dieu ne m'a pas abandonnée, car il a mis près de moi l'ange qui soutient et qui console.

Quelques minutes s'écoulèrent, longues et silencieuses. Jeanne, les yeux fixés sur la porte, tressaillait au moindre bruit ; elle espérait autant qu'elle redoutait l'arrivée du forgeron. Elle savait d'avance dans quel état il se trouverait, et, ne voulant pas qu'un aussi triste spectacle s'offrit aux yeux de sa fille, elle l'engagea de nouveau à se retirer dans sa chambre.

L'enfant allait sans doute céder au désir de sa mère lorsque des pas lourds et inégaux retentirent dans la rue.

— C'est mon père, dit Rose.

— Oui, c'est lui ; laisse-moi.

— Il y a bien huit jours qu'il ne m'a pas embrassée, reprit l'enfant ; je veux qu'il m'embrasse aujourd'hui. Ensuite je lui demanderai l'argent dont tu as besoin pour moi.

— Il ne t'écouterà pas, Rose ; il sera mécontent que tu aies veillé si tard ; je t'en prie, va-t'en !

Jeanne n'avait pas cessé de parler, que la porte s'ouvrit brusquement et que le forgeron entra. Il s'arrêta un instant à l'entrée de la salle et regarda autour de lui comme un homme qui cherche à

reconnaître le lieu où il se trouve. Enfin, il s'avança, les bras tendus devant lui, et chancelant sur ses jambes.

Jeanne, toute tremblante et sans voix, le regardait avec une douloureuse pitié. Quant à l'enfant, surprise et presque effrayée, elle s'était retirée dans l'angle le plus obscur de la chambre.

— Ah ça ! on n'est pas encore couché ici, dit Ambroise d'un ton rude.

— Je t'attendais, répondit Jeanne.

— Je ne veux pas qu'on m'attende ; je suis libre de rentrer quand cela me plaît, il me semble. Suis-je le maître ici, oui ou non ?

— Je ne vous fais aucun reproche, Ambroise, et vous n'êtes pas juste en vous mettant ainsi en colère contre moi, surtout lorsque je vous donne une nouvelle preuve de mon affection.

— Assez, je n'aime pas à entendre pleurnicher, moi.

— C'est cela, et vous voulez que, l'âme brisée, le cœur plein de tristesse, je trouve la force de vous montrer un visage souriant. Ah ? Ambroise, vous n'êtes pas méchant, mais vous vous montrez quelquefois bien cruel.

— Des plaintes, maintenant ; de la morale, j'aime mieux cela : Jeanne la sage est dans son rôle.

— Jeanne la sage devrait porter un autre nom aujourd'hui.

— Je voudrais bien savoir lequel ?

— Jeanne la malheureuse, répondit la pauvre femme.

Et, incapable de se contenir plus longtemps, elle voila sa figure de ses mains et éclata en sanglots.

Rose se précipita vers sa mère et chercha à l'entourer de ses bras.

— Tiens, la petite était là ! murmura le forgeron.

Puis, élevant la voix :

— Rose, dit-il, venez me parler.

L'enfant s'approcha de son père et s'arrêta devant lui les yeux baissés.

— Pourquoi n'es-tu pas couchée ? demanda Ambroise.

— Parce que je désirais vous voir ce soir, mon père.

— Ah ! tu désirais me voir. Je suis sûr que c'est ta mère qui t'a dit de rester près d'elle.

— Non, mon père, vous vous trompez.

— J'en suis sûr, te dis-je, et je sais pourquoi, ajouta-t-il en lançant à sa femme un regard menaçant.

— Et quand cela serait ! s'écria Jeanne révoltée. Est ce qu'il ne m'est pas permis d'avoir ma fille près de moi ?

— Pour lui apprendre à ne pas m'aimer, répliqua le forgeron ; pour lui confier tes chagrins imaginaires. Voyons, Rose, réponds-moi. Que t'a dit ta mère ? Que je suis un brutal, un ivrogne, un mauvais père ; que je la rends malheureuse. Cela ne m'étonne point ; c'est le sujet ordinaire de ses lamentations.

— Ah ! mon père, pouvez-vous penser cela ? dit Rose avec un accent de reproche.

— Ambroise, Ambroise, s'écria Jeanne, osez-vous parler ainsi à votre fille ?

— Oui, je dis ce que je veux, j'en ai le droit.

— C'est bien, Ambroise, puisque mes paroles ne savent que vous déplaire, je me tais. Viens, Rose, ajouta-t-elle en prenant la main de sa fille pour l'emmener.

Le forgeron se leva, saisit le bras de l'enfant et l'attira violemment à lui.

— Je veux qu'elle reste, cria-t-il en retombant lourdement sur son siège.

Rose regarda sa mère comme pour demander son assentiment ;

Jeanne restait immobile, tremblante toujours, mais prête à défendre son enfant contre son mari.

— Qu'avais-tu à me dire ? parle, dit Ambroise à la petite fille.

— Cher père, vous savez que je fais ma première communion dans huit jours ?

— Oui. Après ?...

— Il me faut une robe blanche.

— Une robe blanche !

— Un voile et une couronne.

— Eh bien ?

— Maman a besoin d'argent pour acheter tout cela.

— Ah !

— Vous lui en donnerez, n'est-ce pas ?

— De l'argent, de l'argent, je n'en ai point.

— Ça ne doit pas coûter bien cher, une robe blanche ?

— N'importe ! tu t'en passeras.

— C'est impossible, papa.

— Tu as ta robe des dimanches.

— Une robe bleue !

— Elle est toute neuve.

— Oui, mais elle n'est pas blanche.

— Ça m'est bien égal qu'elle soit blanche ou qu'elle soit bleue ; tu n'en auras pas d'autre ; je ne veux pas qu'on fasse ici des dépenses inutiles.

— Alors je ne ferai pas ma première communion, dit Rose en sanglotant.

— Eh bien, tu ne la feras pas, voilà tout. Maintenant, va dormir.

Rose s'éloigna en pleurant. Rentrée dans sa chambre, elle se mit à genoux et pria avec ferveur. La douce enfant venait de com-

prendre en un instant tous les chagrins, toutes les douleurs de sa mère ; elle savait enfin pourquoi elle voyait si souvent couler ses larmes. L'ange gardien de son innocence dut recueillir sa prière et la porter devant l'Éternel.

Pendant la tête du forgeron, allourdie par les fumées du vin, roulait sur ses épaules ; sa langue épaisse, engourdie, ne prononçait plus que des mots sans suite et intelligibles ; ses bras paralysés pendaient à ses côtés, et ses yeux ternes et hébétés ne distinguaient plus les objets autour de lui. L'ivresse était devenue complète.

Jeanne, puisant la force dans sa vertu, s'approcha de son mari sans murmure sans impatience, et se mit en devoir de le dévêtir, ainsi qu'elle l'aurait fait pour un enfant. Puis, le soutenant sur ses jambes mal affermisses, elle l'aïda à se mettre au lit.

Au bout de quelques minutes, le forgeron dormait profondément.

Alors Jeanne s'empara du gilet de son mari, et d'une de ses poches elle sortit une bourse de cuir dont elle desserra les cordons. Un petit bruit argentin fit passer un rayon de joie dans ses yeux.

— Il n'a pas tout dépensé, murmura-t-elle ; merci, mon Dieu ! Rose aura sa robe blanche.

La bourse du forgeron contenait cinq pièces de cinq francs, vingt-cinq francs sur cinquante, le gain de quinze jours de travail.

ÉMILE RICHEBOURG.

(À continuer.)

— *Sern : des Familles.*

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS,

PAR M. VICTOR HUGO.

Les amis de M. Victor Hugo et surtout les réclames de son éditeur — qui entend très-bien cette partie — annonçaient les *Chansons des Rues et des Bois* en disant : Ce livre sera un événement. Ce n'est pas un événement, c'est une date. Les *Chansons des Rues et des Bois* marquent, en effet, la décadence définitive de l'auteur des *Orientales*. Déjà, dans ses derniers ouvrages, les ombres l'emportaient sur les rayons ; cependant il y avait encore des éclats, de la lumière, et si l'on pouvait dire qu'Olympio sommeillait, on devait lui accorder de beaux réveils. Cette fois, le sommeil est à peu près complet. Et quel sommeil ! Comme il est lourd ! comme il sent les honteuses fatigues !

La *Revue* rendra compte de ce mauvais livre avec les développements que commande la situation littéraire de l'auteur. Le passé de M. Hugo et les idées qu'il a plus particulièrement servies depuis quinze ans, donnent d'ailleurs — à certains points de vue, — un grand intérêt aux *Chansons des Rues et des Bois*. Nous entendons dire que ce livre est une déviation ; c'est, au contraire, quant aux doctrines, le développement très régulier de l'œuvre de M. Hugo. Qu'on y regarde de près, et l'on apercevra de mauvaises lueurs jusque dans ses premiers volumes, surtout si l'on tient compte des révélations qu'il nous fait aujourd'hui. Et que de choses ouvertement malsaines et mal-

propres dans tous ses ouvrages, à partir de *Marion Delorme*, cette réhabilitation de la courtisane, jusqu'aux *Chansons des Rues et des Bois*, ces hoquets d'un libertinage sénile.

Nous avons hâte de justifier cette dernière accusation ; et, pour le faire, nous donnerons la parole au *Figaro*, un moraliste auquel on n'a jamais pu reprocher trop de sévérité :

“ *Les Chansons des Rues et des Bois*, dit M. Jules Vallès, sont un détestable livre.

“ Si un débitant apportait chez un éditeur une œuvre pareille, on la lui rendrait en poussant un éclat de rire, sinon un sourire de pitié. Au cas où le volume verrait le jour, il s'en vendrait bien vingt exemplaires...

“ C'est, au lieu d'un grand spectacle, une piteuse comédie, où s'épousent, se mêlent les grisettes, les étudiants, les nymphes, les femmes, l'ambrosie et le vin bleu, l'hydromel et le poiré, les moutons et Dieu. Il doit y avoir dans quelque coin Bilboquet lutinant Minerve et Caton embrassant Robert Macaire.

“ Si tout cela était aimable et gai, si c'était *la Belle Hélène, Orphée aux Enfers*, la gaieté gauloise, l'ivresse rose ! mais ce n'est qu'un tapage d'école, un amas de puérités, et, comme il pourrait dire, une macédoine d'antithèses dans une casserole de Béotie.

“ J'éprouve de la tristesse à le dire, mais ce dernier volume sent

le libertinage dans l'épuisement. M. Hugo y parle beaucoup d'amour, mais d'un amour qu'il a vu, on le croirait, à travers des fentes de cloison et par des trous de muraille. C'est du Michelet après l'histoire : la même grimace, le même sourire, la gaieté jaune de la fatigue et l'effort fanfaron de l'impuissance. Seulement M. Michelet est grave, M. Victor Hugo fait rire. On dirait de la poésie de momusien, et la gaillardise énervée d'un vicillard du Caveau."

Le *Figaro* en dit bien d'autres ; mais ce court extrait indique suffisamment le ton de sa critique et le caractère fondamental du livre.

M. Hugo a toujours péché du côté de la finesse et de la délicatesse. Même dans ses meilleurs ouvrages, de son meilleur temps, il y a des fautes de goût énormes. Mais de grandes beautés les couvraient, et en y mettant un peu de bonne volonté, on pouvait ne les pas voir, ou tout au moins les oublier promptement. Ce n'est plus le cas. Le mauvais et le grotesque abondent cette fois à tel point qu'on le rencontre partout. Il faut faire un grand effort d'impartialité pour reconnaître çà et là, de très loin en très loin, le souffle du grand poète, la main du maître.

La *Revue* fera ce partage dans l'étude que nous annonçons ; mais en attendant, nous signalerons quelques unes des gentillesces qui remplissent les *Chansons des Rues et des Bois*.

L'auteur a parcouru la campagne au moment où tout aimait, tout chantait :

L'arbre à la fleur disait ; Nini.

Il a vu un vicillard et une jeune femme :

Que Philistine est adorable
Et que Philistin est hideux !
L'épaule blanche à l'affreux râble
S'appuie en murmurant ; Nous deux !

Ailleurs il rêve à l'antiquité et découvre qu'Eschyle se livrait à une ivresse d'un genre inconnu :

Eschyle venait à la brune
En Sicile et s'enivrait
Des *juives* du clair de lune
Qu'on entend dans la forêt.

Il fait une autre découverte sur le passé :

Dans ce passé crépusculaire,
Les femmes se laissent charmer
Par les *gousses d'ail* et l'eau claire
Dont se composait l'art d'aimer.

M. Hugo a toujours cultivé, avec une passion entêtée et malheureuse, le calembour, qu'il a cependant appelé la "verruce de l'esprit." Dans un dialogue des *Misérables*, l'un des personnages dit à l'autre : N'admires-tu pas mon calme ? — Tu en es le marquis, répond Tolomyre. Les *Chansons des Rues et des Bois* nous donnent dans le même genre quelque chose de mieux encore. M. Hugo dit qu'au temps des patri-

On entendait Dieu dès l'aurore
Dire ; " *As-tu de jeunes, Jacob ?* "

Il fait des blasphèmes, il commet des sacrilèges dont il semble n'avoir pas toujours conscience :

Soul sous une pierre, un *cloporte*
Songeait comme *Jean à Pathmos*.

Et que de mots baroques, impossibles, sont chevillés à la fin du vers pour le faire rimer richement ! que de vers tout entiers ne sont là que pour le son ! Jamais M. Hugo n'a mieux justifié la vive critique d'Alfred de Musset, disant de l'auteur des *Feuilles d'automne* :

Le dernier des humains est celui qui cheville.

Il y a deux parties dans les *Chansons des Rues et des Bois* : *Jeunesse, Sagesse*. Ces deux titres sont tous deux menteurs. M. Hugo confond le libertinage avec la jeunesse, et les rêves creux d'un esprit orgueilleux et sans guide avec la sagesse.

EUGÈNE VEUILLOT.

— *Revue du Monde Catholique.*

LA ROYAUTÉ DE LA FÈVE.

ÉLÉGIE.

A MON AMI P. M. BUCAS.

Hier, j'étais roi ! Cette petite fève,
 Vrai talisman caché dans mon gâteau.
 M'a proclamé.—Mais ce n'était qu'un rêve...
 Rêve enchanteur, je m'éveille trop tôt !

Hier, j'étais roi !—Mais, hélas ! sur la terre,
 Aux plus beaux jours Dieu met un lendemain :
 Mon trône d'or, ma couronne éphémère,
 J'ai tout cela dans le creux de ma main.

Hier, j'étais roi ! Roi d'un festin, qu'importe !
 Mais j'étais roi : ce titre était le mien ;
 J'avais la joie et l'orgueil qu'il apporte ;
 Dans ce beau jour j'avais tout,— et puis rien.

Hier, j'étais roi ! Roi d'un jour, roi d'une heure,
 Roi d'un instant, par le sort même élu,
 Royauté vraie, en passant je t'effleure
 Sans te saisir : Dieu ne l'a pas voulu !

Mais Dieu voudra qu'à mon heure suprême,
 Roi détrôné que relève la Foi,
 Je ceigne enfin l'éternel diadème
 Dans ce festin où tout le monde est roi.

ANATOLE COURTIS.

BENEDICTUS ES, DOMINE.

CANTIQUE DES ENFANTS.

Que chante, ô Jéhovah ! l'insecte qui bourdonne ;
 L'alouette qui monte et se perd dans les cieux ;
 L'airain, trois fois ému, qui longuement frissonne
 Ou lugubre, ou joyeux ;

Et l'astre qui sans fin, par l'espace gravite ;
 Et l'ouragan au ciel qui gronde avec fracas ;
 Et la vague en courroux qui s'entr'ouvre et palpite
 Au signe de ton bras ?

Astre, vague, ouragan, bronze, alouette, insecte,
 Chaque jour qui s'éteint, chaque soleil qui luit,
 Chaque brin d'herbe aux champs que chaque aurore humecte
 Des pleurs de chaque nuit ;

O Jéhovah ! tout chante avec des voix fidèles,
 Que le souffle du vent porte vers ton séjour ;
 Tout chante, ô Jéhovah ! les noces éternelles
 De l'éternel amour !

V. D. JACQUES.